

COLLECTION «BEST-SELLERS»

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

DÉJÀ DEAD, 1998

DEATH DU JOUR, 1999

DEADLY DÉCISIONS, 2000

VOYAGE FATAL, 2002

SECRETS D'OUTRE-TOMBE, 2003

LES OS TROUBLES, 2004

MEURTRES À LA CARTE, 2005

À TOMBEAU OUVERT, 2006

ENTRE DEUX OS, 2007

TERREUR À TRACADIE, 2008

LES OS DU DIABLE, 2009

L'OS MANQUANT, 2010

LA TRACE DE L'ARAIGNÉE, 2011

SUBSTANCE SECRÈTE, 2012

PERDRE LE NORD, 2013

TERRIBLE TRAFIC, 2014

MACABRE RETOUR, 2015

DÉLIRES MORTELS, 2016

PETITE COLLECTION D'OS, 2017

LA MORT SANS VISAGE, 2020

KATHY REICHS

LES OS DU PASSÉ

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Dominique Haas et Stephanie Leigniel



Titre original: The Bone Code

© Temperance Brennan, L.P., 2021

Traduction française: Éditions Robert Laffont, S.A.S., Paris, 2021

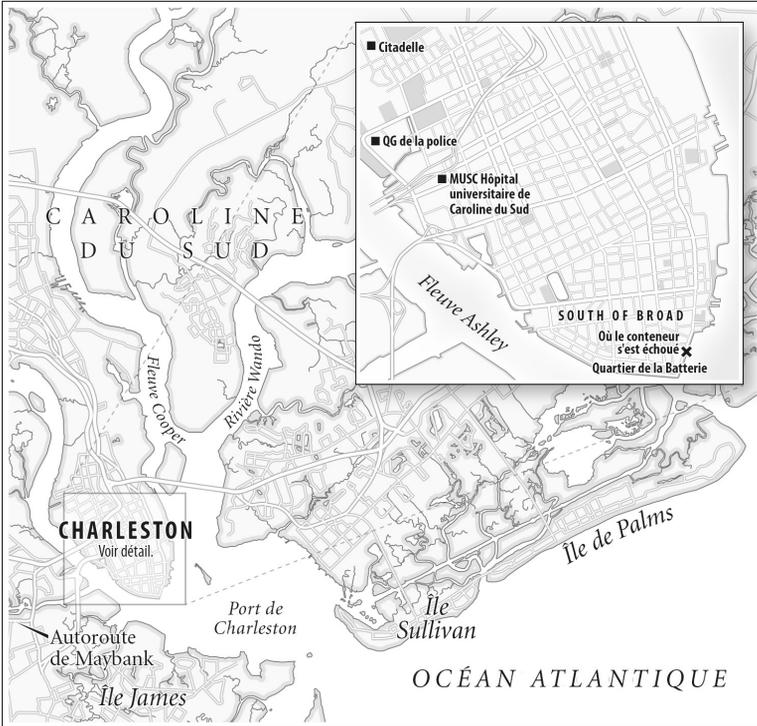
978-2-221-25888-0

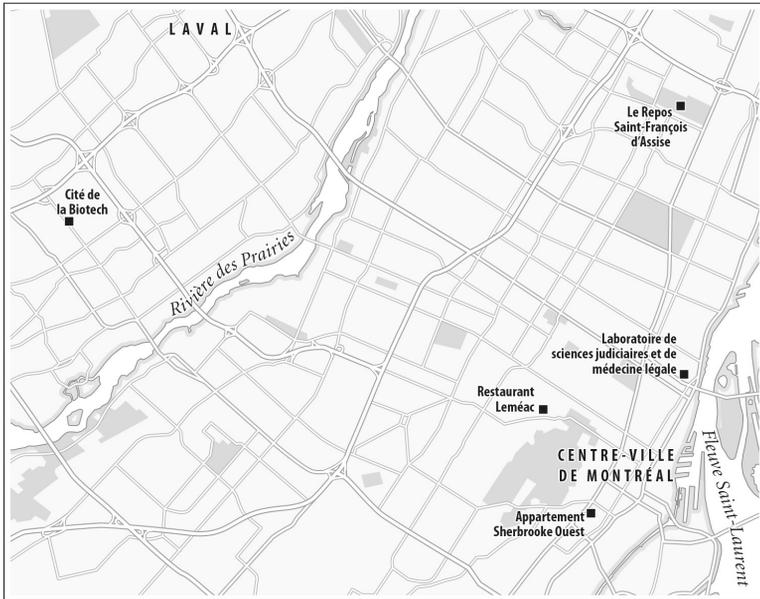
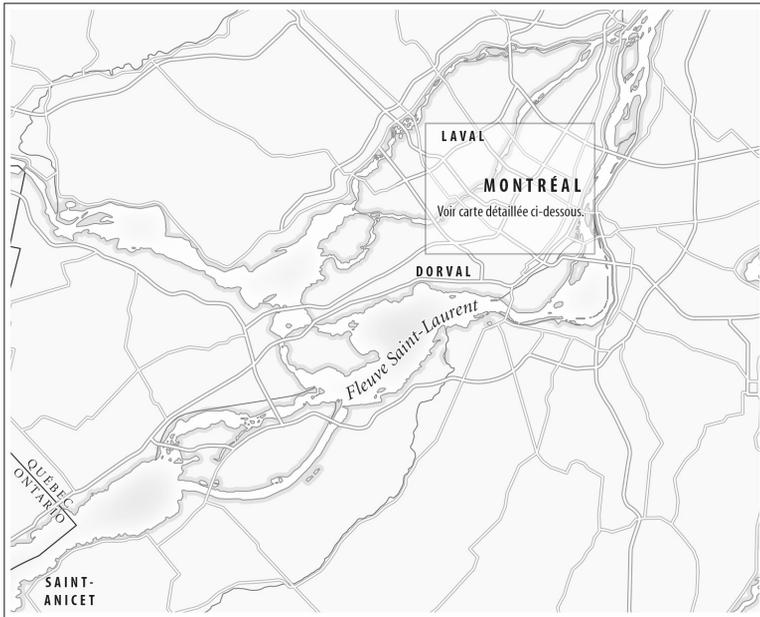
(édition originale: ISBN 978-1-9821-4474-6, Scribner, an Imprint of
Simon & Schuster, Inc., 1230 Avenue of the Americas, New York, NY
10020)

*Pour Paul Aivars Reichs
Merci*

L'ADN ne sait pas et ne veut pas
savoir. L'ADN existe, c'est tout.
Et nous dansons au rythme de sa
musique.

— Richard Dawkins





Chapitre 1

Mardi 5 octobre

La petite était morte. Aucun doute à ce sujet. C'est ce qu'avait dit le type qui avait appelé la police. Elle était déjà morte à l'arrivée aux urgences. Le toxicologue avait indiqué la cause du décès. Le légiste avait signé le certificat.

La petite était morte. Ce n'était pas la question.

Le téléphone a sonné. Je l'ai ignoré.

Derrière les vitres, le ciel était un tumulte de gris acier, d'anthracite et de vert attisé par un vent de plus en plus furieux.

J'allais être obligée d'y aller.

La palette de couleurs affichée sur mon écran faisait écho au chaos du dehors. Sur un fond de chairs grisâtres, les os brillaient comme la neige arctique.

Deux heures que je décortiquais les radios, et ma frustration s'intensifiait au même rythme que la tempête.

Un ultime coup d'œil au dernier cliché de la série. Les mains. Ensuite, ouste !

Je me suis forcée à me concentrer. Les carpes. Les métacarpes. Les phalanges.

Soudain, je me suis redressée sur ma chaise, les bourrasques et l'obscurité grandissante totalement oubliées.

J'ai zoomé sur le cinquième doigt de la main droite. Puis de la gauche.

Le téléphone a sonné. Pour la énième fois, je n'y ai pas prêté attention.

Je suis revenue sur les clichés du crâne.

Une hypothèse a commencé à prendre forme.

Je jouais avec cette idée, je la triturai dans tous les sens quand une voix dans mon dos m'a fait sursauter.

Dans l'encadrement de la porte se tenait une femme pas beaucoup plus grande que le sujet des radios que j'étais en train d'étudier. Un mètre cinquante à peu près, des cheveux bruns striés de gris retenus en queue-de-cheval sur la nuque. Une frange épaisse balayait des lunettes en écaille qui n'avaient pas été choisies pour faire joli.

— Docteur Nguyen ! Je ne savais pas que vous étiez encore là.

— Je terminais une autopsie.

Un accent léger, bostonien, avec une pointe d'exotisme sous-jacente.

Nguyen avait pris tout récemment les rênes du MCME, le Bureau du médecin légiste du comté de Mecklenburg, et nous en étions encore à nous flairer mutuellement. Si elle ne me donnait pas particulièrement l'impression de faire des étincelles, elle paraissait organisée, juste et honnête. Jusque-là, tout s'était bien passé entre nous.

Son regard est tombé sur mon écran.

— C'est l'affaire Deacon ?

— En effet.

— Vous conseillez la famille ?

— Oui. (Devant ses sourcils haussés, j'ai ajouté.) La requête vient d'un avocat, un certain Lloyd Thorn. J'espère que ça ne vous ennuie pas que j'examine les clichés ici ?

— Bien sûr que non, a fait Nguyen avec un mouvement de la main comme pour balayer cette idée. (Ou pour changer de sujet.) La tempête Inara est passée en catégorie 3 et se déplace plus vite que prévu. Un ordre d'évacuation a été émis pour toutes les zones côtières et on s'attend à ce que la tempête pénètre dans les terres.

— C'est pas génial, les changements climatiques ?

Nguyen a ignoré ma plaisanterie.

— Je ferme le labo. M^{me} Flowers est déjà partie. Elle a prévu d'aller séjourner chez une cousine dans les montagnes.

Eunice Flowers était la réceptionniste du MCME depuis que Gutenberg avait commencé à cracher des bibles. Elle arrivait au bureau la première et en repartait la dernière.

— Il y a une femme à l'accueil qui souhaiterait vous voir. M^{me} Flowers lui a dit que vous n'étiez pas disponible, mais elle a insisté pour attendre.

— Qui est-ce ?

J'ai jeté un coup d'œil au téléphone. Un voyant rouge allumé en témoignait : j'avais négligé des appels.

— Je n'en ai aucune idée. Et j'ignore ce qui l'a poussée à s'aventurer dehors par ce temps.

— Je vais la voir.

J'ai ressenti un pincement de remords d'avoir ignoré les appels de M^{me} Flowers.

— Ne traînez pas trop, m'a recommandé Nguyen.

— Rassurez-vous, ai-je répondu en déplaçant le curseur pour fermer le dossier des radios. À la minute où nous parlons, mon chat est probablement en train d'appeler les secours.

— On ne devrait rien avoir à craindre à Charlotte, m'a-t-elle assuré, sauf que ça manquait de conviction. On est bien trop loin de la côte.

J'ai laissé passer. C'est ce que je m'étais dit en 1989. Lors de l'ouragan Hugo.

Il n'était que 15 h 20 et pourtant une lumière crépusculaire filtrait par les portes et les fenêtres de l'accueil. Un silence de mort régnait dans le bâtiment. Hormis l'agent de sécurité, invisible, mais sans aucun doute présent, je devais être seule sur les lieux.

La femme était assise sur la chaise qui faisait face au poste de commandement de M^{me} Flowers. Ses pieds, chaussés de bons souliers, reposaient bien sagement côte à côte sur le sol. On aurait dit qu'elle étudiait ses lacets.

Première réflexion : cette femme sortie du fond de sa campagne était la vieille tante poussiéreuse de quelqu'un. Elle était drapée des épaules aux mollets dans un châle miteux, et elle s'était noué un foulard à fleurs sur la tête à la façon des paysannes russes. Un parapluie était accroché à son poignet et un sac de courses en tissu reposait sur ses genoux.

Deuxième réflexion : pourquoi cette tenue pour temps froid alors que ce jour-là le thermomètre affichait 27°, température inhabituelle pour la saison ?

En entendant le bruit de mes pas, la femme a relevé le menton et sa tête de babouchka a lentement pivoté vers moi. Le reste de son corps paraissait tendu à bloc.

En me rapprochant, j'ai remarqué qu'elle avait des prunelles très pâles — pas d'un bleu ou d'un vert classique, mais d'une nuance qui évoquait un bocal de miel. Je lui donnais au bas mot soixante-cinq ans. Une évaluation fortement basée sur sa tenue, le foulard lui cachant une grande partie du visage.

— Je suis Temperance Brennan. Désolée de vous avoir fait attendre.

La visiteuse m'a tendu une main veinée de bleu et déformée. L'intensité de sa poigne m'a surprise.

— Merci. Merci infiniment. Je comprends. Oui, bien sûr. J'ai attendu longtemps. Je peux attendre encore, ça ne me dérange pas.

En s'appuyant lourdement sur son parapluie, elle a fait mine de se lever. Je lui ai fait signe de rester assise.

— Je vous en prie.

J'ai posé ma mallette par terre et me suis assise sur le bout de la chaise voisine, en évitant ostensiblement de m'y adosser.

— Bien. Donc vous êtes...

— Oh mon Dieu. Pardonnez mon impolitesse. J'aurais dû commencer par me présenter. Je m'appelle Polly Susanne Beecroft.

— Ravie de vous rencontrer, madame Beecroft. Je...

— C'est « mademoiselle ». Je me fiche des titres, a-t-elle lancé, et le *f* fricatif a fait frémir la soie qui encadrait son visage. Si quelqu'un ne s'est jamais marié, quel mal y a-t-il à le dire ? Vous n'êtes pas d'accord ?

— Hmm.

— Mais je vous en prie, appelez-moi Polly.

— En quoi puis-je vous aider, Polly ? ai-je demandé, pressée d'en finir.

Ses yeux de miel se sont verrouillés sur les miens.

— J'espère que vous me pardonneriez cette approche un peu cavalière. Je suis venue implorer votre aide.

— Je suis anthropologue judi...

— Oui, oui, bien sûr. C'est précisément pour ça que je pense que vous êtes la personne qu'il me faut.

— Je vous écoute.

— C'est toute une histoire.

Je l'ai rassurée d'un geste. Comme si je n'avais que ça à faire.

Beecroft a inspiré un petit coup, tel l'acrobate avant de s'élancer. Des secondes se sont envolées, mais pas un mot ne franchissait ses lèvres.

— Ne soyez pas si nerveuse, ai-je dit pour l'encourager.

Un bref hochement de tête. Et puis :

— Ma sœur jumelle est morte l'année dernière, bénie soit-elle. Elle avait soixante-treize ans.

Et voilà, j'avais compris où tout cela nous mènerait. Je l'ai laissée poursuivre quand même.

— Harriet s'est mariée, mais elle a été veuve très tôt et n'a jamais eu d'enfant. Elle avait une trentaine d'années quand elle s'est lancée dans la peinture, et ça l'a complètement absorbée. Je crains que ni elle ni moi n'ayons été les ventres fertiles de la Bible, a-t-elle ajouté avec un sourire fugace. Dans le sillage de la mort d'Harriet...

— Mademoiselle Beecroft...

— Polly, s'il vous plaît.

— Toutes mes condoléances, Polly. Mais si c'est le décès de votre sœur qui vous turlupine, vous devriez soumettre vos préoccupations au coroner ou au médecin légiste qui a signé le certificat de décès.

— Oh non, ce n'est pas ça du tout. Harriet est morte aux soins palliatifs d'un cancer du pancréas.

D'accord. Je m'étais trompée sur le motif de la visite de Beecroft. Alors, un peu curieuse, je l'avoue, je l'ai écoutée sans rien dire.

— Comme j'étais le seul membre de sa famille, c'est à moi qu'il est revenu de vider sa maison. Elle habitait en Virginie, dans une petite ville pas très loin de Richmond. Mais ce n'est pas important. Alors que je triais ses affaires, j'ai découvert plusieurs éléments qui m'ont grandement troublée.

Les plafonniers ont oscillé légèrement avant de se stabiliser.

— Oh mon Dieu.

Une main tavelée s'est élevée dans les airs et y est restée, planant comme une libellule intriguée de se trouver soudain libre.

— Peut-être que ceci pourrait attendre un jour ou deux, le temps que la tempête se calme ? ai-je doucement suggéré.

Mais Beecroft n'avait pas l'intention de lâcher le morceau.

— Puis-je vous montrer ce que j'ai trouvé ? Je vous promets de faire très vite. Ensuite, je file.

Une image a surgi dans mon cerveau. Celle de ma mère, presque octogénaire, tâchant de garder le contrôle de son parapluie dans une bourrasque.

— Vous êtes venue en voiture, Polly ?

— Dieu du ciel, non. J'ai pris un taxi.

Merde.

— Vous habitez en ville ?

— J'ai un appartement à Rosewood. Vous connaissez ?

Je connaissais très bien. Maman y avait récemment installé ses pénates. Et maintenant, j'avais une petite idée de la façon dont Beecroft était parvenue jusqu'à moi.

J'ai aussi pensé que sa tenue dépenaillée était trompeuse. Rosewood est un complexe de presque quatre hectares bâti sur le modèle du domaine construit par George Vanderbilt à Asheville, au dix-neuvième siècle. Vivre dans cette féerie couronnée par trois tours n'était pas franchement donné. Beecroft avait des moyens.

— Les taxis risquent de se faire rares, avec la tempête. (*Et merde de merde.*) Et si vous m'exposiez votre problème pendant que je vous raccompagne chez vous ?

— Je ne peux décemment pas vous imposer ça.

— C'est sur mon chemin.

Non, pas du tout.

— C'est terriblement aimable de votre part. Je savais que vous étiez quelqu'un de gentil. Très bien. Mais il faut d'abord que je vous montre ça.

La gentille personne a regardé Beecroft extirper une enveloppe de son cabas et en sortir trois photos. En garder deux et m'offrir la troisième.

— Elle a été prise en 1966. Je suis avec ma sœur. On se sentait un peu canailles, cet après-midi-là.

La photo était en couleurs, mais un peu ternie. En gros plan, elle avait été prise à l'extérieur par une journée ensoleillée. Deux ados, des filles, prenaient la pose derrière un mur, le menton et les avant-bras appuyés sur le haut, ne

laissant voir que leurs têtes. Elles avaient toutes les deux les cheveux châtain, coiffés avec la raie au milieu et passés derrière les oreilles. Elles partageaient aussi le même regard couleur de miel.

Elles souriaient malicieusement en regardant l'objectif bien en face. Elles étaient la copie conforme l'une de l'autre.

J'ai examiné la photo avec un vague sentiment de malaise. De reconnaissance ? Non, c'était impossible.

La voix de Beecroft s'est frayé un chemin dans mon cerveau.

— ... prenait pas autant de photos, à l'époque. Pas comme aujourd'hui, avec les jeunes qui photographient chaque seconde de leur vie, qui publient des clichés d'eux en train de se passer de la soie dentaire, de nettoyer leur penderie ou de torturer un chat, enfin, peu importe. Franchement. Il y a vraiment des gens qui s'intéressent à ces niaiseries ? Mais pardonnez-moi, je vous en prie, je m'égare.

«La qualité s'est détériorée, mais on distingue encore très bien nos visages. Je suis sur la gauche et Harriet à droite. Nous avons dix-huit ans. Nous venions de finir l'école secondaire et nous avons été admises à Vassar. Mais là non plus, ce n'est pas le sujet. Je reprends le fil...

Beecroft m'a tendu une deuxième photo, celle-ci protégée dans une pochette. J'ai posé la première sur la table à côté de moi et pris l'autre pour l'étudier à travers le plastique.

Les tons sépia et les pliures blanches suggéraient que cette photo était considérablement plus ancienne. Hypothèse étayée par la pose guindée et le style vestimentaire.

Mais le sujet était similaire. Deux adolescentes, qui regardaient droit vers l'objectif, l'une assise, l'autre debout derrière elle, une main posée sur le dossier de la chaise. Elles portaient des robes à manches longues et col montant, et les jupes qui descendaient jusqu'aux chevilles formaient des plis complexes. Aucune des deux ne souriait.

Leur ressemblance avec Polly et Harriet Beecroft était troublante.

J'ai levé les yeux, quêteant une explication.

— C'est ma grand-mère et sa sœur, a dit Beecroft. Elles aussi étaient jumelles.

Mon regard s'est reposé sur la photo.

— Ce portrait a été fait en 1887. Elles avaient dix-sept ans.

— La ressemblance est extraordinaire...

— Oui, a fini Beecroft. C'est le cas. C'était.

Puis Beecroft m'a tendu la dernière photo.

Un silence sépulcral vibrait autour de nous, ponctué par les grondements de la tempête qui forcissait.

Je n'entendais rien. Ne voyais rien d'autre que la photo dans ma main.

Ma gorge s'est serrée, j'étais trop secouée pour dire quelque chose.